

Rio de Janeiro. Le 12 Mars 1878.

Provenç

Mon bien aimé mari,
Enfin j'ai reçu une lettre de toi, mais pas la première, celle que tu m'as écrite à Lisbonne. J'attends avec impatience les vapeurs du pacifique et français de Buenos Ayres, ils doivent entrer demain, et probablement m'apporteront tes lettres de Dakar et de Bordeaux. Nôren est aussi impatiente que moi, Bibiche et d'autres. Mathilde et Nhonho attendent aussi un petit mor de papazinho, Gabrielle ne voulait plus se séparer de ton enveloppe, je lui disais que c'était sa lettre pour elle toute seule et elle a couché avec, sous son oreiller. Lucie me regardait lire et voulait chiffonner et avaler ta lettre. Oui, mon aimé nous avons tous été heureux de te savoir arrivé à bon port, mais pourquoi as-tu été si souffrant? hélas, c'est la moitié de mon chagrin, dans ces réparations, de te savoir toujours souffrant, et personne au près de toi pour te soigner, pour te calmer dans ta fièvre. Je suis bien sûre que le climat ne te laissera pas un moment de repos, ta santé ne te permettra pas de faire tant de choses, en si peu de temps. C'était bien ma crainte de te voir partir dans cette saison et tu n'as même pas les moyens d'aller aux eaux de Plombières si la maladie t'empêche de travailler, il faut souffrir en attendant que la saison arrive. Enfin, chéri aimé, ne fais pas l'impossible, soigne-toi et prolonge plutôt ton voyage pour te donner un peu le temps de respirer. Moi, qui voulais tant savoir ce que tu faisais dans la nuit du 16 au 17, je le sais, maintenant, tu souffrais et probablement dans tes rêves, m'appelais-tu toute la nuit, moi et mes enfants. Pourquoi tant de tourmenter quand tu es souffrant? c'est

alors, au contraire, que tu dois avoir doublement du courage,
pour aimé, pour réagir contre le mal et penser à ceux
qui t'aiment tant et qui t'attendent avec impatience.
Nous aussi, nous avons eu des malades depuis la dernière
lettre que je t'ai écrite, heureusement tous sont remis et nous
rien eu de grave. Monthe a eu 2 jours de fièvre, il
en est tout-à-fait remis. Puis c'est Georges qui a eu aussi
deux jours de fièvre, cependant on prend plus de précau-
tions pour lui car maman a toujours peur de la fièvre
pour moi. Moi aussi, j'ai eu deux jours de fièvre
et aujourd'hui j'en suis redescendue pour la première fois.
J'ai reçu ta chère lettre hier, dans mon lit, je n'avais
plus de fièvre mais j'étais un peu soude par la qui-
nina. Tu vois, chéri, qu'elle est arrivée juste pour fi-
nir de me rétablir. Maman est venue passer ces 2
jours avec moi et Elise gardait les enfants. Depuis
le 19, que Georges a eu la fièvre il n'est plus venu re-
coucher chez moi. D'ailleurs, j'aime mieux qu'il reste
plus longtemps au large des bois, maman est plus tran-
quille et j'avoue que je n'ai pas peur d'autant la
nuit. Il ne faut pas te tourmenter, mon cher aimé,
de savoir que nous avons eu la fièvre, au contraire,
nous avons légèrement payé notre tribut à ce temps
de fièvre. Tout le monde est malade et j'attendais
mon tour, maintenant je serai plus tranquille. Maman
était aussi très-tourmentée à ces causes de Georges,
maintenant qu'il a eu une menace de fièvre et qu'on
la l'a débotté pendant 8 jours il faut espérer que cela
ne recommencera pas. M^{re} Revel s'est aussi levée hier,
Charles de Geslin est remis. Nous avons tous eu, à peu près,
une gastroite renittente ou intermittente. Maman et
maman ont aussi souffert un peu, mais sans fièvre.
Je t'aime et t'embrasse.

Le 13 Mars 1898. - Je commence par te dire, chéri petit mari,^{3.}
que nous nous portons tous bien. Hier maman m'a fait
lire les lettres de Sabine et de Mathilde, faveur que l'on
me fait rarement et comme mes sœurs m'écrivent encore
plus rarement que je ne leur écrivais, malgré mes enfants,
vu qu'elles me doivent au moins une ou deux réponses,
depuis six mois, je n'ai pas souvent de leurs nouvelles.
Mais ce n'est pas le moment de me plaindre, vu qu'elles
reconnaissent leur faute, inclut Olympe, et qu'elles me
promettent enfin une réponse par le prochain courrier.
Sabine doit aller à Paris à la fin d'Avril, pour l'ex-
position. Elle logera naturellement chez Mathilde. Elles
me plaignent de me savoir encore menaie d'une sépara-
tion avec toi mais elles ajoutent que je ne suis qu'une vieille,
entourée de 6 enfants et de la famille; le fait est, que ce
n'est qu'une l'entourage, ni les soucis et les joies matérial-
les, qui me manquent, mais il me manque, un compagnon
d'idées et de pensées, un cœur qui batte en même avec
le mien, enfin une des principales choses pour mon bonheur
ta présence, tes baisers, et tes discussions. ^{Je} sais bien qu'il
y a des personnes qui font passer le mari avant les enfants,
d'autres, font passer les enfants avant le mari, moi, je
ne suis pas comme cela, je trouve que la femme, le mari
et les enfants forment un trio indivisible, c'est une tri-
nité qui ne peut être heureuse et compréhensible que mu-
tuellement, du moins tant que les enfants sont petits et ont be-
soin de votre protection. Oui, chéri, tu m'en laignerai
de mes enfants, que je souffrirais autant que d'être éloi-
gné de toi et probablement que je te le reprocherais am-
èrement, quoique étant persuadée que nous ne pouvions
le faire autrement pour le bonheur des enfants. Malheu-
reusement je ne suis pas assez philosophe, je me fais mal et

CEBQ 25112, 10000
fais souffrir mon entourage, ceux même que j'aime le plus, mais peut-on m'en vouloir? puis-je réformer ma nature? Je me rappelle étant toute petite, à 5 ou 6 ans, combien je souffrais, combien mon cœur se resserrait, rien qu'à l'idée que j'allais passer une journée de plaisir chez une de mes petites amies, que j'allais passer 5 ou 6 heures loin de mon père, de ma mère, de mes frères et sœurs. Et cependant j'aimais les plaisirs que me procuraient mes petites amies, j'étais heureuse de les voir chez moi, je me laissais même séduire quand un de mes frères ou sœurs m'accompagnait. Mais, m'éloigner seule de la maison, non, je me croyais perdue. Aussi, que de larmes n'ai-je pas versées la première année de mon pensionnat, à 9 ans; je n'aurais pas eu de grandes sœurs au collège, que certainement j'en aurais fait une maladie grave. Ma famille se rappelle bien l'amour que j'avais pour les miens; aussi papa me gâtait plus que les autres, et pendant longtemps. Aussi il ^{donc} fallait que l'amour qui se développait dans mon cœur, pendant six mois de fiançailles, fût déjà bien fort, le 11 juillet, pour que j'aie pu quitter aussi facilement tout ceux qui me tenaient tant au cœur jusqu'à ce jour. Aurais-je eu tant de confiance et me serais-je laissée tant d'abandonner par toi à Pétersbourg si je ne t'aimais déjà pas. Ah non, sois bien sûr que jamais, jamais, je ne me serais donnée à un homme, ne t'aimant pas. Certes, tu ne pouvais trôner d'un coup, dans mon cœur, il fallait que tu y montes tout doucement pour occuper la première place. Aujourd'hui, rien, ni personne ne peut te détronner, aussi tu dois me pardonner toutes mes premières bizarreries, j'en ai qu'une excuse, c'est que je ne me comprenais pas moi-même. Je suis si si heureuse que Dieu t'ai mis sur mon chemin et qu'il ait donné un père comme toi à

nos chers enfants que je te mets mes deux mains
 sur la bouche pour t'empêcher de répéter: « Nos en-
 fants, je les plains, d'avoir un père qui n'a rien
 su faire pour eux que de les aimer. » D'abord je te dirai
 qu'un père qui aime c'est déjà un trésor, et puis, compte-
 tu pour rien tes 10 années de travail bientôt, tes soucis,
 tes fatigues, tes insomnies, la séparation de ta famille en
 2 fois pendant 2 années, le bien être que tu leur as donné
 jusqu'à présent, les luttes, les difficultés de tous genres que
 tu es en train de surmonter, enfin, je n'en finis pas,
 si je voulais énumérer la vie de fatigue et d'abnégation
 que tu as menée jusqu'à présent pour ta femme et tes
 enfants; ah, nous serions des ingrats et envers Dieu et en-
 vers toi si nous te faisons des reproches. Certes nous avons
 une rude tâche à remplir, mais il faut avoir du cou-
 rage jusqu'au bout, et tu en auras; tu es trop intelligente
 et tu aimes trop pour ne pas faire de nos enfants, un
 homme de bien et des femmes bonnes et intelligentes, il
 faut seulement leur enseigner à se servir de l'instruction
 et de l'éducation que nous leur donnerons et pour cela,
 mon bien aimé, j'ai bon espoir que nous réussirons.
 Il faut seulement nous encourager l'un, l'autre. Mère, du
 courage, tu auras de la santé et nous obtiendrons ce que
 nous désirons le plus, l'instruction ou plutôt les moyens
 de l'acquies, quant à la fortune, et bien, chéri aimé,
 à la grâce de Dieu, il y a plus de pauvres que de riches
 sur cette terre, nous nous aimons, c'est ta principale et
 la meilleure fortune, que Dieu nous épargne seulement, les
 gros chagrins. Vois-tu quelle tirade je te fais pour te gron-
 der, pauvre aimé, aussi pourquoi t'éloignes-tu? il est vrai
 qu'en parole j'aurais été plus vite, mais je risquais aussi
 de ne pas être aussi vite comprise. Par chaque courrier
 j'abuse de ma plume et de ta patience, c'est pour me

vengue de ne plus pouvoir abuser de ma langue, aussi à
ton arrivée je crois que je n'aurais plus rien à te raconter,
je ne saurais même plus exprimer mes pensées avec des
paroles. Tu fais bien, cher aimé, de conserver, quoique
loin, l'habitude de me dire tes plus intimes, tes plus tristes
pensées; les plus intimes me feront plaisir, les plus tristes
je les combattrai, et si tu ne me dis pas tout, si tu n'es pas
aussi franc que ta femme, elle finira bien par le découvrir,
elle cherchera la petite bête et s'en forgera peut-être de
plus laide que la réelle, car tu sais que son imagination
est un cheval fougueux, qui, une fois déchaîné va vite et
loin. C'est entendu, mon tyran aimé, il faut tout me dire
et les tristes pensées plutôt que les gaies, celles-ci tu les épar-
pilles à droite et à gauche, tandis que celles-là ne sont
que pour moi et une femme est toujours fière et haineuse
d'être la confidente d'un homme et d'un homme à elle seule
(car tu sais que malgré ma jalousie je ne crois aucune fem-
me capable de supplanter l'amour de ta femme et la mère de
tes enfants.) Je te flatte quelquefois trop, mais bah, si tu
devais être perdu par cela, tu le serais déjà. — Brava
que je suis, il y a une demi-heure qu'on m'appelle pour
le dîner, il faut que j'y aille, car tu sauras que depuis
deux jours seulement j'ai pu obtenir de dîner avant 5 heures.
Et puis, j'ai besoin de me reposer, j'écris depuis longtemps,
cela m'a fatigué un peu. — Ça t'aime avec amour
Le 14 Mars. — J'espérais une autre lettre de mon chéri
avant de finir celle-ci, malheureusement il n'en est
pas ainsi. J'espère que tes cafés ne t'auront pas fait
une grande perte, je sais que l'encan des cafés a dépassé
ses espérances. Vilains cafés qui te donnent tant
de soucis, heureusement tu es en Europe pour donner
et faire suivre tes ordres. Le jour de ton départ, Offy
pe m'écrivait que son mari était de nouveau nommé.

main et presque à l'unanimité. Tu l'en féliciteras
de tout mon cœur. Continueront-ils leurs affaires? et
si celles de Rio te manquaient, ne pourrais-tu pas
t'arranger avec eux et leur premier commis? Tu sais
que les idées bizarres deviennent quelquefois honnes
et tu es assez intelligent pour vite te mettre au courant
de n'importe quelle affaire de commerce. M'en envoie
une petite lettre. Le style et les idées sont à elle, je
n'ai corrigé que les fautes d'orthographe et je lui ai
donné la lettre à copier sans plus m'en occuper, pour
l'habituer à écrire seule. Il est plus que probable qu'elle
refera des fautes en copiant. Naturellement tous voudraient
l'écrire, et chaque fois, mais je leur ai dit: chacun
son tour, papa sera plus content. La famille Tania est
descendue de Petropolis après le carnaval. Beacadinha
hémusement n'a pas eu trop de fatigue du voyage,
elle et Léonie attendent tous les jours. Beacadinha est
très-nerveuse, Edmond et sa famille sont très-contrariés,
voilà 2 fois qu'elle a des crises d'attaques de nerfs pour
la moindre contrariété. Une fois pour une insolence
de la bonne, une autre fois parce que malgré sa dé-
fense son père amena Esthilde se promener dans le
jardin, pendant la journée. Naturellement on la gronde
pour qu'elle ne se laisse pas aller à ce point. Heu-
reusement pour nous ces contrariétés se passent dans sa fa-
mille même. Jusqu'à présent ces crises n'ont été que des
menaces, elle n'en a pas trop souffert et il faut espérer
qu'elle aura assez de volonté pour prendre le dessus. Du-
reste cela sera bientôt fini, puisqu'elle sera dégoûtée un
de ces jours et certainement c'est sa position qui l'invite
à ce point. Et ma ne va pas mieux, elle recommence avec
ses petites fièvres pauvres nourrice, je crois qu'elle ne repren-
dra plus ses forces, cela me fait tant de peine de la voir sur

son lit de souffrance. Tu as dû apprendre par Mathilde
 la mort de M^{me} Wilmot, pauvre femme, si jeune et
 laissant 7 petits enfants à élever. Nous passons un man-
 vais moment, presque, toutes les familles ont une personne
 aimée à disputer à la mort ou à pleurer pour toujours.
 Nous sommes dans la consternation pour cette pauvre
 famille Robillard. Adrienne, leur fille unique, l'enfant
 chérie de tous, n'existe plus. Elle a été au lit pendant
 trois semaines. Le D^r Bute se trompait de maladie, elle
 avait des petites fièvres et de violentes crises nerveuses.
 Quand il y a eu consultation elle était perdue, impossi-
 ble de couper la fièvre et cela lui montait au cerveau.
 On dit que cette fièvre et les suites provenaient sans doute
 de la lutte terrible qui devait se faire dans son pauvre
 cœur et dans sa tête. Elle aimait sa famille, elle a trop
 lutté probablement voulant concilier l'impossible. Pauvre
 jeune fille elle a dû bien souffrir. Je sais que tu l'es-
 timais beaucoup, moi aussi, je l'aimais, surtout à cause
 de l'affection qu'elle avait pour nos enfants, je la regrette
 de tout mon cœur et plains sa famille, ce n'est pas tout
 le monde qui a une fille comme elle. Certes elle avait
 des défauts, mais elle avait de grandes qualités. Nos chers
 petits ont eu les larmes aux yeux en apprenant la mort
 de leur bonne amie qui s'était tant occupée d'eux en-
 core à Pétrópolis. L'enterrement se fait aujourd'hui, on
 l'a su par télégramme. Charles, son frère, a eu le temps
 de la voir une heure avant sa mort, mais Auguste qui
 se trouvait à la chacara à la Lagoa, en train, d'ê-
 tre pour un examen qui aura lieu demain, n'a pas eu
 le temps d'arriver pour la barque d'hier et au-
 jourd'hui probablement il arrivera trop tard, pauvre fa-
 mille, prions que d'autres malheurs ne suivent pas celui-
 là! — Je n'aime pas, chéri, te parler de choses tristes

Mais tu l'aurais eu quand même et elle aimait tant nos enfants que je n'ai pu m'empêcher de t'en parler. Je crois que le fils Vignerou part quand même le 15. Il en veut, hier soir, faire ses adieux et était bien ému. La pauvre mère, il paraît, est toute bouleversée. Elle était descendue à Rio pour embarquer son fils, mais je crois qu'elle remonte à Petropolis aujourd'hui. — Il ne fait plus tout à fait aussi chaud, mais il fait quelquefois bien lourd. Je suis tout à fait remise, mon cher aimé. Lucia a percé une nouvelle petite dent, en bas, cette nuit. Elle ne tardera pas à percer celles du haut. Bibiche a percé ses deux nouvelles dents en haut. Je n'ai plus ma fameuse bonne française; elle a trouvée une place pour accompagner une famille en Europe et doit partir demain. J'ai repris un copeiro, pendant ton absence surtout cela m'est indispensable, pour tenir la maison, pour des commissions &c. J'ai aussi trouvé un jardinier qui m'arrose le jardin et l'entretient pour 24 000 reis. Tu vois, si Raymundo abusait, ça me demandant 35.000 reis pour arroser en plus. Je ne suis pas fâchée de l'avoir quitté; je n'aime pas les lenteurs de copeiro, je le paie 35.000 reis. Un magasin en gros, de carne secca, me d'Ovidio me répond de lui. Je ne sais pas trop s'il n'a pas du sang mêlé, mais il est très-sain et se dit brésilien. Madame Beal est venue me voir avant de monter à la Tijuca pour me remercier de m'être tant occupée d'elle pendant sa maladie. Je faisais souvent de ses nouvelles, tous les jours, ne pouvant y aller moi-même. Le baptême du petit prince nouveau né, a lieu aujourd'hui, 14, anniversaire de l'impératrice. Toute la cour est descendue de Petropolis pour remonter aujourd'hui même ou demain. La princesse et la comtesse d'Eu-

veulent partir le 1^{er} Mai, sur l'Hoogly. M^{re} Bertolini a
fait ce qu'il a pu pour éviter qu'ils prennent ce mau-
vais marche, mais ils ne veulent absolument pas re-
mettre leur voyage. On ne parle plus du voyage de ma-
man en Europe, je ne sais s'il se fera. Papa est bien triste
et découragé, je crois que les affaires ne vont pas comme
les autres années. C'est ennuyeux qu'on ne puisse le dis-
traire un peu de ses affaires et qu'il travaille tant, il fini-
ra par tomber malade. Heureusement dans ce moment-
ci tous les Leuzinger et tous les Masset vont bien. Camille
et Léon viennent souvent, en promenade, jusqu'ici. Hier
soir, ils ont eu une discussion assez forte qui a fini
par de vilains sobriquets et la boue. Quand ils sont
partis j'ai voulu les rapatrier en leur disant qu'ils étaient
ensemble et qu'ils se requerraient que c'était un temps pré-
cieux de perdus et qu'il fallait penser à notre séparation
et au chagrin de j'avais de te savoir si loin. Je sais bien
qu'on se raccommode bien vite et que le raccommodement
est bien doux, aussi, j'aurais voulu que tu sois là pour
me quereller aussi, bien sûr cela serait arrivé, car tu ne
toujours fais le méchant et le tyran devant des tiers.

Je t'avoue cependant que dans ce moment-ci je ne
comprends pas les brouilles entre des personnes qui s'aiment
comme nous, même pour une minute, car cette minute
on la regrette et elle est bien longue dans la réparation.
Toutes mes lettres adressées à toi, sont bien mal écrites,
mais j'espère que tu ne t'en plaindras pas. J'ai tant
de choses à te dire qu'il faut que j'écrive vite et
cela me fatigue un peu. Aussi, mon cher petit mai,
je vais m'interrompre un petit moment pour faire
un somme. M^{lle} Gabie et Lucie se sont jointes pour me
faire passer une nuit blanche comme me cela leur arrive quel-

quelquefois, à cause de la chaleur, des dents ou de la manha.
Elles dorment dans ce moment-ci pour réparer le temps
perdu et je vais faire comme elles pour ne pas être trop
fatiguée. Elsie garde les autres enfants en bas. — Et
bientôt, cher aimé, quelle bonne chose si je pouvais te
voir gai et bien portant dans un rêve ! —
Le soir. — J'ai pu à peine dormir, mais je me suis toujours
reposée pendant une heure et cela m'a fait beaucoup de
bien. Hier, nous avons ri de bon cœur à cause de nhonho.
Il arrive pour se mettre à table tout couronné de quel-
ques-unes de ces fleurs-fenilles. Il était gentil à croquer, et
comme il me demandait mon avis, je lui répondis qu'il
ressemblait à un vrai petit Bacchus. Comme il me voyait
sourire, il était enchanté. Alors ses petites sœurs me deman-
dèrent : qui était Bacchus. Je leur répondis : C'est le roi
des ivrognes, sans me douter de l'effet que produirait
ma réponse. Mais les petites sœurs éclatèrent de rire
et notre petite Gustave arracha sa couronne avec colère
et la jeta par terre en disant qu'il ne voulait pas res-
sembler au roi des ivrognes. Tu comprends si nous avons
ri de sa mine ! mais il n'a pas pleuré, il était seulement
indigné d'avoir pu se trouver beau dans la coiffure de
Bacchus. — Ils s'habillent dans ce moment-ci. Lucie joue
tout gentiment à cogner deux dominos, l'un contre
l'autre, dans ma chambre, assise par terre. De
temps en temps je la regarde et elle m'en récompense par
un gai et doux sourire. J'entends Yabié jeter des cris
de joie, dans la chambre d'à côté parce qu'elle joue
des farces à sa bonne. Nos trois fillettes aînées deviennent
peut-être plus turbulentes, mais aussi plus sages. Quand
on parle de papa, papa, à Lucie elle fait comme Yabi

à son âge : Elle regarde ton portrait et t'envoie un baiser avec la main. Pauvre chérie, elle t'a oublié son papajinho mais il lui suffira de deux fois pour ne pouvoir plus s'en séparer. La famille est bien bonne pour moi et pour nos enfants. Elle te fait mille souvenirs affectueux ainsi que toutes nos connaissances et amis. La première question que me font tous ceux qui me rencontrent ou viennent me voir, est pour me demander de tes nouvelles. Ils savent bien que rien ne pourrait me faire plus de plaisir. Ama et nos domestiques se rappellent respectueusement à ton souvenir. Mes amitiés à nos sœurs, frères, cousins et amis.

Reçois, cher papajinho, mille saudades do coração de tes six petits chéris. Ils savent bien apprécier leur bon petit père. Mille regrets et tendres souvenirs de la part de ta femme aimante, dévouée et toute à toi.
Au revoir, cher chéri bien aimé !

Eugénie Masset

